

dans des conditions satisfaisantes de ressources et de progrès : et encore, quelles sont-elles ?

"Nous rougissons de faire un tel aveu; mais nous croyons être utile au Bas-Canada en lui découvrant à lui-même ses besoins, ses faiblesses et ses défauts."

"Le canadien français est apathique par habitude; son caractère est toujours français, vif et ardent. On se perd de l'inutilité des journaux; dès lors, il ne se résoudra qu'avec peine à déboursier quelques minces dollars pour cet objet. Et s'il reçoit un journal, c'est avec indifférence, avec des préventions et disposé à le critiquer et à le trouver le plus désagréable possible. Aussi, il est très-rare qu'un abonné ne soit pas toujours disposé à donner des leçons au rédacteur de son journal."

"Un tel état de choses fait-il honneur au pays? prouve-t-il notre éducation; prouve-t-il ces progrès dont nous nous vantons avec tant d'emphase?"

"La presse d'une nation est le criterium de son avancement moral et intellectuel. Plus la Presse est recherchée, estimée et honorée dans un pays, plus ce pays a de nobles et d'intrépides défenseurs de son état social et politique. L'éducation politique d'un peuple se fait par les journaux; s'ils sont bien compris, cette vérité, encouragez et la Presse vous rendra un peuple qui aura la conscience de ses actes politiques; un peuple qui, dans ses élections, se crifera à ses principes avant de sacrifier au vain d'or."

"Il semble que l'apathie soit une marque du caractère de nos populations; elle n'est qu'une habitude dont la cause ne vient pas de nous. Secouons cette apathie, et le caractère vif et entreprenant de nos pères reparaitra dans toute sa splendeur."

"Les journalistes dévoués, qui n'ont pas reculé devant les veilles et les essais pour mettre la Presse sur un bon pied parmi nous, n'ont pas manqué et ne manquent pas encore. Dieu merci! Parmi ceux-là la Patrie occupe le premier rang."

CORRESPONDANCES

Cumberland, (Haut-Canada), 27 Juillet 1858.

Monsieur le Rédacteur, Il est fatigant pour un homme qui voit ce qui se passe, d'entendre répéter tous les jours que dans le Haut-Canada la catholicité disparaît et s'en va mourante. Obligé de voyager dans cette province, j'ai eu mille fois la consolante occasion de constater le contraire. J'ai vu des colonies canadiennes se peupler, des paroisses canadiennes se fonder avec une rapidité et un succès difficiles à croire. Très-souvent il m'est arrivé de parcourir ces beaux établissements hauts-canadiens et autant de fois j'ai gémi sur le sort de nos malheureux frères franco-canadiens, qui abandonnent leur charmant pays, leurs parents, leurs amis, leur langue, leur foi et le bonheur; pour aller humer l'air empesté des États-Unis et se faire les humbles serviteurs de ces habitants noirs et indépendants. Ils vont mendier des richesses là où ils ne trouveront que pauvreté; ils veulent se relever, et ils descendront le dernier échelon de la misère! Cette dernière assertion n'est point hasardée. La plupart du temps nos coureurs de fortune rentrent éreintés au pays couverts de honte et de misère et par le train de pied. A la vue de ce triste état de choses, je suis heureux, M. le Rédacteur, de pouvoir demander aujourd'hui une petite place dans les colonnes de votre estimable journal, vrai organe et mentor de la nationalité canadienne, pour informer ceux qu'un triste destin entraîne hors de pays, qu'ils trouveront ici l'emploi, le pain, l'éducation, leurs églises et leurs pasteurs du Bas-Canada. Templeton, sur les rives de la belle Ottawa, et longé dans sa profondeur par la rivière Blanche, sa tributaire, offre un vaste champ à la colonisation; Templeton, à dix mille seulement de la cité d'Ottawa, la capitale choisie de cette Province, et le marché le plus avantageux du Haut-Canada, demande des bras pour exploiter des quantités immenses d'un terrain fertile et productif. Là se trouve une Église, que fréquentent soixante-dix familles canadiennes qui y reçoivent le pain de la parole et les consolations religieuses régulièrement. Vous parlerai-je de Gloucester et Cumberland, peut-être les deux townships les plus avantageux du Haut-Canada, situés à la porte de Bytown? Possédant un grand nombre de catholiques canadiens et une charmante église de campagne, qui rappelle si bien nos vieilles paroisses du Bas-Canada, vous seriez tenté de croire que vous y êtes transporté, si vous voyiez ces congré-

tions canadiennes avec toutes les cérémonies auxquelles nous sommes accoutumés dès notre enfance. Là se trouvent d'immenses quantités de terres, d'un riche sol qui, jusqu'à présent, est resté vierge faute de bras pour en faire sortir les trésors qui y sont enlouis. Russell, si bien connu dans le Bas-Canada sous le nom de Castor, et probablement destiné à devenir une des plus belles paroisses du Haut-Canada, parce que sa population est toute canadienne et renferme déjà cent cinquante familles, à côté desquelles on pourrait en placer aisément un aussi grand nombre encore, sinon d'avantage. Là encore se trouve une belle église, et on espère tous les jours y voir arriver un pasteur. Le Castor réclame des Canadiens et leur offre des avantages d'une infaillible réussite. Pourquoi les enfants de la Nouvelle France ne viendraient-ils pas dans ce pays, où ils seraient parmi les leurs, où ils retrouveraient leur langue, leurs institutions, leurs mœurs et par dessus tout leur foi; les beaux usages auxquels ils ont été initiés dès leurs jeunes ans. Que de nombreuses localités n'aurai-je point encore à décrire! Mais j'ai déjà largement profité de votre bonté, M. le Rédacteur; qu'il me suffise d'avoir indiqué un gîte où peuvent se réfugier ceux que persécute la misère de notre âge de fer, et de leur avoir indiqué l'endroit où, par le travail, ils pourront acquérir une noble aisance, une prospérité légitime sans quitter leur patrie, sans courir le danger de voir leurs mœurs et leur langue ensevelis dans le gouffre de la confédération américaine.

Agrez, M. le Rédacteur, les sentiments de ma haute considération.

Un Canadien errant.

Le Progrès est à vendre au magasin de Ritchie, Hauts-Ville, et chez O'Connor et Cie, Bas-Ville. Prix du numéro : 5 sous.

Le Progrès. OTTAWA, HAUT-CANADA.

Samedi, 31 Juillet, 1858.

Publié sous les auspices de la Société Philomatique d'Ottawa.

COLONISATION.

Nous reprenons aujourd'hui cet important sujet que nous avons commencé à traiter dans des numéros précédents. L'émigration continue à se diriger de ce côté du pays. Le bill de l'hon. M. Sicotte, le commissaire des Terres de la Couronne, augmente au centuple les avantages déjà rares qu'offrait la vallée de l'Ottawa à l'émigrant et au colon. On ouvre tous les jours de nouveaux townships pour la vente des terres; des arpenteurs habiles sont continuellement engagés à explorer et à diviser les endroits reculés des bords de la Grande Rivière, et si l'on jette un coup-d'œil dans nos annonces des Terres de la Couronne, on pourra facilement se convaincre de ce que nous avançons par la quantité de noms nouveaux de townships dernièrement érigés.

Quoique la plus grande partie des immigrants qui passent par cette ville soient d'origine anglaise, écossaise ou irlandaise, il nous vient cependant beaucoup de familles du Bas-Canada; et une personne, à portée de connaître l'état réel des choses, nous assure qu'il est monté, durant la dernière saison, près de 140 familles canadiennes-françaises dans la direction du Grand-Calumet. Il est grand temps aussi que l'on s'éveille en Bas et que l'on se hâte de venir choisir les beaux terrains et établissements que, assurément, les étrangers s'accapareront si on les laisse prendre les devants.

Entr'autres endroits qui offrent beaucoup d'avantages pour le colon canadien, nous remarquons les townships limitrophes de la Seigneurie de la Petite Nation. Ces townships, situés en arrière de cette Seigneurie, dans le comté d'Ottawa, se composent de terrains très fertiles, arrosés par des lacs et des cours d'eau dont l'application serait favorable à l'exploitation de l'industrie. Il va sans dire que les bois y sont des plus beaux et que la plus grande partie des magnifiques forêts de cette région est encore vierge. Il y a déjà, à quelques lieues de la paroisse de St-André-Avellin, de grands établissements, de superbes fermes bien avancées et des moulins tels qu'il ne s'en voit peut-être nulle part ailleurs. Les lots se vendent à grand marché et à des conditions faciles. Les moyens de communication aux églises et avec

les marchés sont aisés, et à quelques milles de chez soi on trouve, en aucun temps, le débit de tout ce que l'on peut offrir, potasse, bois, planches, bardeaux, sucre, etc., etc. Les grandes routes, déjà établies, sont continuellement en voie d'améliorations.

Maintenant, venons à la Petite Nation elle-même.

Ce territoire, qui appartient à l'hon. L. J. Papineau, est la limite du système féodal dans le Bas-Canada; il a, pensons-nous, une étendue de 5 lieues carrées, et se divise en plusieurs paroisses: Bonsecours, où réside le seigneur; Ste. Angélique, où vivait feu l'hon. Denis B. Papineau; Papineauville et St-André-Avellin. Cette dernière paroisse est déjà la plus considérable. Nous l'avons visitée. Un grand nombre de nos compatriotes y sont bien établis. Dans le village il y a déjà plusieurs marchands qui font des affaires solides. St-André est assurément destinée à devenir une belle et importante paroisse. Il y a une assez grande chapelle et un curé résident, le Rév. M. Ebrard, dont le zèle est bien connu et apprécié.

La route publique, qui conduit de Papineauville à St-André-Avellin, est bien entretenue et convenable pour toute espèce de convois. Papineauville est la localité la plus importante que nous ayons remarquée dans notre visite; et pour plusieurs raisons. D'abord, le village est très bien établi, bien divisé, et déjà plusieurs superbes maisons font présager que dans quelques années Papineauville sera un bijou de petite ville de campagne. Ensuite le site est magnifique, les rues et les places publiques admirablement ménagées. Il y a là aussi une vaste chapelle, mais qui sera bientôt remplacée par une belle église en pierre. On est déjà à l'œuvre pour ériger un temple digne du culte catholique et digne de l'esprit entreprenant des habitants de cette jeune paroisse. Un trait qui prouve jusqu'à quel point on pousse l'énergie et l'activité publique à Papineauville, c'est que, cette année on a, pour la première fois, un curé résident. Il fallait un presbytère pour le loger à son arrivée; il n'y en avait point encore: de suite on promet à Mgr de Bytown que s'il donne à la paroisse le Rév. M. David, comme curé résident, on lui bâira une maison immédiatement. Ce qui fut fait à la lettre. Tout le monde mit la main à l'œuvre, et en moins d'un mois le curé peut entrer dans un presbytère tout neuf, confortable et bâti avec goût. C'est ainsi que se font les choses à Papineauville. Aussi, les familles notables de ce village, sont-elles en état de le rendre florissant et d'inculquer à cette place l'esprit de progrès qui les caractérise elles-mêmes.

Bonsecours ou Montebello fera aussi une assez importante paroisse; c'est la plus ancienne des quatre qui forment la Seigneurie de la Petite Nation. Naguères il n'y avait qu'une deserte pour tout ce territoire, et le pasteur desservant résidait à Bonsecours. Il y a là une des plus jolies églises que nous ayons encore visitées dans cette partie de la province. Le bon père Bourassa, curé actuel du lieu, l'a enrichie de tout ce que son bon goût et son zèle pouvaient y ajouter. Elle est agréablement située, dans un lieu si paisible, si champêtre, que tout y invite à la contemplation du bonheur et du calme de la vie rustique et de la douce sérénité que le culte catholique seul peut accorder aux habitants de la campagne.

Pour le Canadien qui veut vivre en pratiquant le culte de ses pères, en honorant et en conservant les mœurs et les bonnes vieilles coutumes du Bas-Canada, la Petite Nation offre tout ce qu'il peut désirer. Il y a là encore beaucoup de terres à concéder, de beaux bois à exploiter et de grandes facilités de communications. La religion y est établie sur un aussi bon pied que dans les anciennes paroisses, et à mesure que les besoins spirituels se font sentir Mgr de Bytown s'empresse d'y envoyer des prêtres et d'y ériger des missions et des églises. Les agents, sur les lieux, se font, en tout temps, un plaisir comme un devoir de donner à tous ceux qui le désirent les plus amples informations au sujet de la vente des terres des townships, ou dans la Seigneurie.

(A continuer.)

L'Institut Canadien de Montréal.

A la suggestion de plusieurs de nos amis, nous devons relever et rétablir une impression que quelques lecteurs auraient peut-être reçue fautive et bien éloignée de notre intention. Dans notre petit article au sujet de l'Institut Canadien, dans notre dernier numéro, nous disions ce qui suit: "Est-ce qu'un peu plus de tolérance d'un côté et moins d'orgueil de

"l'autre, ne pourraient remettre les choses sur un meilleur pied?" Le mot tolérance ne doit pas s'appliquer à ceux qui sauvegardent nos intérêts spirituels. Loin de là; nous savons que le clergé, et Mgr. Bourget en tête, ont toléré assez long-temps à l'égard de l'Institut Canadien de Montréal, et, certainement, lorsque ce saint évêque jugera à propos et qu'il est temps d'intervenir, nous serons le premier à sanctionner les sages et charitables moyens qu'il croira devoir prendre pour combattre l'erreur et le mal.

Que cette expression s'applique plutôt à ceux qui ont fait partie de l'Institut et qui ont, pendant assez long-temps, envisagé les tendances et les propensions à l'infidélité de cette même institution sans coup férir, et qui au moment où leurs voix et leurs paroles auraient été si nécessaires à rétablir les choses, ont déserter ses rangs sans n'avoir plus fait que d'offrir leurs résignations comme membres et n'avoir point eu l'énergie de combattre le mal au moment où il prenait racine.

Aujourd'hui, ces mêmes personnes sont peut-être les ennemis les plus acharnés de l'Institut. Eh! bien, puisqu'ils ont eu tant de tolérance au commencement, n'y a-t-il pas hypocrisie d'en montrer si peu aujourd'hui? L'acrimonie et l'acribité sont peu propres à ramener ceux que l'orgueil a bouffis et que le libéralisme mal entendu a égarés.

Nous sommes bien aise de recevoir et d'insérer dans notre journal toute correspondance que nous jugeons utile et digne d'être publiée, soit en vers ou en prose. Comme il n'y a pour s'exprimer que les vers ou la prose, nous dirons en prose, aux correspondants, que nous ne retirerons du bureau de poste que les vers ou la prose qui auront été payés d'avance et qui seront à notre adresse ainsi: "Éditeur du Progrès."

Université Laval.

Nous donnons plusieurs extraits d'un long article sur cette haute Institution. Ces quelques détails, empruntés au Courrier du Canada, devront être précieux pour tous ceux qu'intéresse un des plus magnifiques établissements scientifiques du Nouveau-Monde, et d'autant plus qu'il est éminemment canadien et essentiellement catholique.

Nous avons maintenant sous les yeux l'Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1857-8; c'est une brochure de près de soixante pages, sortie des presses de M. Augt. Côté, brochure que liront avec le plus vif plaisir tous ceux qui s'intéressent aux vrais progrès des sciences, des lettres et des professions dans notre pays.

Cette magnifique institution de l'Université Laval poursuit avec ardeur sa tâche grandiose de dévouement, malgré les difficultés qui sont comme le cachet de tout ce qui porte en soi le caractère des entreprises sérieuses et durables. "L'Université, comme toutes nos bonnes maisons du reste, n'a pas recours aux frais de la reclame, au tapage des affiches et des placards; elle met l'espoir de ses succès dans les fortes études et dans le sérieux des examens qu'elle fait subir à ses élèves; sévérité bienfaisante, et nécessaire pour maintenir le niveau des hautes études, et pour n'offrir à la patrie que des sujets dignes des fonctions qu'ils sont appelés à remplir dans la société.

L'Université Laval est venue mettre le dôme à l'édifice de notre enseignement classique, si solidement établi maintenant dans tous nos grands collèges et nos hautes maisons d'éducation qui se voient sur divers points du Bas-Canada.

L'Annuaire Laval contient d'abord le calendrier universitaire qui indique, pour tout le cours de l'année académique, la date des assemblées générales et particulières du conseil universitaire et des diverses facultés; ce calendrier contient en outre les sphémérides qui ont plus particulièrement trait à la fondation et aux progrès de l'Institution.

Le Personnel se compose de Sa Grâce Monseigneur Pierre-Flav. Turgeon, archevêque de Québec, visiteur; de M. Louis Jacques Casault, recteur; de quatorze membres du conseil; d'un secrétaire; d'un modérateur; d'un massier; de cinq professeurs de Théologie; de six professeurs de droit; de sept professeurs de médecine; de onze professeurs de la faculté.

Ce fut en 1852 que les messieurs du Séminaire, conseillés par les évêques du Canada résolurent de fonder l'Université Laval et ce fut le 8 septembre de la même année que sa Majesté la Reine Victoria concéda, à Westminster,